

POUR LA FEMME

Le centenaire de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France

La souveraine injuste des hommes par le sexe traditionnellement faible a permis à nos chroniqueurs de publier sur le centenaire du roi Louis XIV des kilogrammes d'articles chroniques et d'échos. Mais aucun d'eux ne s'est souvenu que Marie-Thérèse, reine de France, femme de Louis XIV, était née, à quelques jours près, en même temps que son futur époux. Nous n'allons pas donner dans une partialité féminine qui nous ferait accorder autant d'attention au centenaire de la reine si effacée et discrète et modeste et d'ailleurs charmante que fut Marie-Thérèse qu'à celui du Roi-Soleil. Peut-être cependant mériterait-elle un tout petit peu mieux que cet oubli partiel.

Quand Louis XIV songea à se marier, « toute l'Europe », nous dit Mme de Motteville, regarda de quel côté il se tournerait pour choisir une femme et toutes les princesses qui pouvaient aspirer à cet honneur furent attentives à l'événement de cette élection. Marie-Thérèse, infante d'Espagne, était laide, mais peu apparentée à la famille royale de France : sa mère était fille de Henri IV ; son père était frère d'Anne d'Autriche. Une alliance nouvelle établissait enfin la paix entre deux pays en guerre depuis des siècles.

Elle n'avait pas été élevée, l'enfance de la petite reine, à la cour de Madrid, mais dans un palais espagnol que Philippe IV n'égayait guère. Elevée par une mère qui lui disait que « pour être heureuse il fallait être reine de France », elle s'était éprise d'amour pour Louis XIV dès qu'elle avait eu l'âge de raison. Elle aimait, nous dit-elle, jusqu'aux portraits du roi.

L'entrevue des deux fiancés eut lieu sur la Bidassoa, dans l'île des Faisans, tandis que Mazarin et don Luis de Haro négociaient de grands intérêts des deux peuples. La petite histoire raconte que Louis fut tout d'abord rebuté par la laideur de la jeune fille et des vêtements de l'infante, mais qu'ayant mieux considéré, il « connut qu'elle avait beaucoup de beauté et qu'il lui serait facile de l'aimer ». Il l'aima en effet. Beaucoup peut-être, longtemps certainement pas. Et pourtant, en effet, elle était belle, elle eut même été très belle sans des dents un peu négligées et avec une taille un peu plus haute. Mais Louis XIV avait des désirs trop impétueux pour pouvoir n'aimer qu'une femme, fut-elle sa femme. Et un soir, la reine, ayant à ses côtés Mme de Motteville, lui « fit signe de l'œil », lui montra Mlle de La Vallière « qui passait par sa chambre pour aller souper chez la comtesse de Soissons » et dit en espagnol à sa confidente :

« Esta donzella con las arracadas de diamante es esta que el rei quiere. Cette fille qui a des pendans d'oreilles de diamants est celle que le roi aime ».

N'était-elle point jalouse ? Si. Beaucoup. Elle pleurait souvent et son humeur chagrine alla jusqu'à égarer son mari. Anne d'Autriche qui était plus philosophe et plus indulgente à son fils que ne pouvait l'être la reine à son époux. Le temps finit par l'apaiser : elle se résigna. L'âge aussi jouait son rôle. Enfin une pitié qui devenait d'année en année plus ardente.

Chose curieuse : ce fut à la dernière maîtresse du roi, à sa dernière rivale, qu'elle dut, en sa vieillesse, le plus de consolation ; dès le milieu de 1680, Mme de Sévigné notera (et le tour nous paraît paradoxal et presque d'une humeur) que « la reine est fort bien à la cour ». Mme de Maintenon travaillait à éloigner le roi de Mme de Montespan et à le rapprocher de sa femme. De quoi cette dernière était infiniment émue :

« Dieu, disait-elle, a suscité Mme de Maintenon pour me rendre le cœur du roi ».

Elle allait, au reste, céder une place qu'elle croyait naïvement avoir reconquise : un abcès au bras, très mal soigné, lui amena une telle affluente de médecins et d'apothicaires qu'elle n'y put résister ; en moins d'une semaine, elle mourut. La veille de sa mort elle disait encore (la *Correspondance* de Madame, T. I, p. 49) :

« De ma vie, je ne me suis senti si bien ; j'ai un contentement parfait ; je ne désire rien au monde ».

Louis XIV se conduisit correctement. Il procéda même de cette mort pour faire un mot historique : « C'est le premier chagrin qu'elle m'ait donné », déclara-t-il.

Jaqueline Richet.

LES SPORTS

L'équipe belge du Grand Prix des Nations

Jusqu'à l'an dernier l'équipe belge engagée pour le Grand Prix des Nations n'était pas spécialement brillante et les routiers flamands et wallons n'avaient point l'air de goûter cette course où il faut être rapide si l'on veut gagner.

Or cette année les candidatures sont arrivées en masse et les dirigeants de l'épreuve ont dû choisir et opérer une sélection et ont finalement retenu Vervaeke, Neuville et Marcel Kint. Pourquoi ces trois hommes ? Examinons le cas Vervaeke. Il apparaît clairement que le deuxième du Tour de France se souvient de deux étapes contre la montre qu'il gagna sans faiblesse.

Il n'est pas nécessaire de revenir sur les longues années de sa carrière de champion du monde, empêchant la critique pour ne faire admettre que la confiance en sa valeur.

Pour Neuville c'est un peu différent. On s'est plu à dire qu'il « alkendur » la victoire lui échappa par un malentendu. En effet il cassait une pédale alors qu'il était en tête à quelques kilomètres du but.

Mais il y a une autre chose qui rendra encore plus attrayante la course du 18 septembre. Le trio a en effet une vieille querelle à vider. Chaque homme, en Belgique surtout, a ses admirateurs, ses fanatiques. La course sera le lieu des trois mérites la grande gloire. Cette lutte au... in même de l'équipe ne manque pas de piquant.

LE MONDE ET LA VILLE

Chance

Quand on n'en a pas, au contraire du refrain, on s'en passe difficilement. C'est même, de toutes les calamités, celle que les humains supportent le plus mal. Chaque jour des individus nous prennent à témoin de leur défaut de chance, qu'ils tiennent mangé une affaire, mal dormi, ou qu'une panne de métropolitain les ait empêchés de rencontrer un être cher. Je suis sûr que le dénommé Tarah-Bej se lamente actuellement et pleure la chance qu'il a quittée. Au fond, il est possible de s'habituer à tout, hormis à la malchance. Mais les privilégiés sont ignorants et l'on comprend que la fortune finisse par se lasser. Prenez le cas du sieur Corrigan, qui traverse l'Atlantique contre toute vraisemblance ; il vient de tirer à nouveau sur la corde ; vous avez lu qu'un aéroplane américain, son moteur empanné d'un régime miraculeusement, à l'instant qui précède, une indolente catastrophe. Et Corrigan va certainement continuer, au lieu d'aller planter des choux palmistes loin de la civilisation et de ses périlleux véhicules. Pour le Comte de Paris, son cas est encore plus caractéristique. Il a la chance de ne pas régner et de jouir du prestige royal sans les inconvénients du pouvoir, ce qui est déjà une marque de faveur divine ; avant-hier, il exagéra sa martingale jusqu'à briser une voiture en menus morceaux, et sortit entier des débris. On aimerait savoir qu'il se félicite de cette persistance à échapper au danger.

Mais comme il n'est pas de sentiments et de choses dans l'existence qui soient entièrement purs, certains esprits malins prétendent que si la chance existe, elle peut être parfois aidée. Ils raibaissent tout et veulent expliquer les miracles ; les Églises ont raison en les condamnant. Je demande donc avec force que la malédiction céleste s'abatte sur ce croupier d'un casino du Sud-Ouest qui, n'ayant vu chaque jour perdre à la roulette sur les numéros 5 et 8, le soir qu'il me vit arriver cinq minutes avant l'ouverture, me conseilla de jouer sans argent, et me démontra que le 5 et le 8 pouvaient sortir à volonté. Les lumières allumées il n'en fut plus ainsi. Il m'a

fait douter de la chance, il m'a été toute joie de jouer et de perdre. Je l'abandonne aux Gémonies.

Jean Lanvin.

AU QUAI D'ORSAY

Un déjeuner a été offert, au Quai d'Orsay, hier matin, par M. Georges Bonnet, ministre des Affaires étrangères, en l'honneur du président du Conseil de Syrie, M. Djemil Mardam. Assistaient à ce déjeuner : MM. Camille Chautemps, Julien Patenôtre, Paul Boncour, Henry Bérenger, de Tesson, Vidé, le général Hantzinger, général Dentz et les hauts fonctionnaires du Quai d'Orsay.

Deuils

On apprend la mort de Mme Marie-Joséphine-Françoise-Louise de Turenne, comtesse de Turenne, marquise d'Angac, née de M. Edouard Soulier, conseiller municipal et député de Paris, seront célébrées demain mardi, à 10 heures, en l'église de la Rédemption, 18, rue Chauchat. A l'issue de la cérémonie, le corps sera transporté à Saint-Palais (Charente-Inférieure), où aura lieu l'inhumation.

L'abbé Xavier Giraud, chanoine titulaire de la cathédrale de Nice, aumônier de l'Institut Saint-Joseph, est décédé à La Colle-sur-Loup, à l'âge de soixante-dix ans.

Le baron A. de Guillerme, ancien collaborateur de l'agence Havas et du « Temps », à l'étranger, est décédé à Nice. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

On apprend la mort de M. Robert Delany Bellouille, ingénieur des arts et manufactures, commandeur de la Légion d'honneur, ancien membre de la Chambre de commerce de Paris, administrateur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, de la Banque française et italienne pour l'Amérique du Sud, de la Banque de l'Europe centrale, des compagnies d'assurances l'Union et de plusieurs sociétés.

Les obsèques du lieutenant-colonel Tourne, chef d'état-major du directeur du Centre des hautes études aériennes, officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, et de Mme Tourne, ont été célébrées mardi, en la chapelle paroissiale de Saint-Honoré d'Eylau.

On annonce la mort, survenue à Paris, de Mrs Charles R. Scott, mère de la comtesse Pierre de Viel-Castel.

Ambassades.

M. de Saint-Quentin, ambassadeur de France aux Etats-Unis, s'embarquera aujourd'hui à bord du « Normandie » pour rejoindre son poste.

Cours

S. A. R. le prince Arthur de Connaught, qui est gravement malade à Londres, a passé une nuit plus calme. Une nouvelle consultation a eu lieu samedi. L'état du prince reste stationnaire.

MARIANNE

Hebdomadaire littéraire illustré 1 fr.25

Dans le Numéro de cette semaine romans, nouvelles et chroniques de :

Georges DUHAMEL.
C. BOUGLE.
Geneviève TABOUI.
Jacques KAYSER.
Guy MAZELINE.
Philippe ERLANGER.
Raymond SILVA.
Ramon FERNANDEZ.
Georges AURIC.
Suzanne NORMAND.

TOUS LES SPECTACLES

FILMS NOUVEAUX

Un film de Sacha Guitry

« L'Accroche-Cœur »
au cinéma du Moulin Rouge
par Paul ACHARD

M. Sacha Guitry possède un art incomparable pour enlever tout caractère d'immoralité à un sujet qui, traité par un autre que lui, choquerait l'honnêteté. Lorsqu'il nous présente un personnage amoral, il le pare de tant de séductions, il lui prépare tant d'excuses, qu'on est vraiment désarmé.

Tratant cinéma ! Que de thèmes anodins au théâtre deviennent équivoques à l'écran ; l'amusant devient comique, le comique hilarant ; pour les mêmes raisons le raté devient amusant et le tragique manqué fait rigoler deux fois plus qu'un théâtre.

Le personnage de L'Accroche-Cœur se trouve à la frontière des licences que peut se permettre un cinéaste, à condition qu'il s'appelle Sacha Guitry ; il y est parfaitement en équilibre sur cette corde raide, mais grâce à son pilotage, il ne tombe pas. Le voici, d'abord, dans un palais de Venise, cherchant un qu'on déteste et le cherchant une victime riche en bijoux. Il la trouve, entre dans sa chambre, lui donne le chloroforme et le soulage de tous ses bijoux, ainsi que d'une somme de 80.000 francs.

Puis, se présentant à elle sous un aspect plus attrayant, il offre à la dame de rechercher le voleur. Elle est un peu digne, à ce qu'il semble, car elle accepte avec reconnaissance cette proposition ; elle en accepte bien d'autres car la voici roulant dans ses bras, sur les routes, à la vitesse de 120 à l'heure, au moyen d'une auto volée. Cannes reçoit les amants. Puis l'on part pour Biarritz, cette fois-ci par le chemin de fer. Dans le train, l'imprudent ami s'endort, et, étant amené à la fenêtre dans les poches du veston de son amant, la folle personne y trouve les bijoux volés. Le don Juan n'était qu'un rat d'hôtel.

D'ordinaire, le roman se termine là et les rédacteurs de faits-divers ajoutent la phrase traditionnelle : « La malheureuse n'a plus eu que la ressource d'aller conter sa mésaventure au commissaire de police. » Mais l'œuvre de M. Sacha Guitry n'est pas de ce bois-là ; elle flambe ; et, de peur de perdre un amoureux aussi imprudent, elle fait celle qui ne sait rien. Mais tout a une fin, surtout 80.000 francs. Un beau jour, le jeune homme, à sec, avoue son vol, il rend les bijoux, dit qu'il n'avait vu, en les prenant, qu'un moyen de faire la connaissance de cette femme qu'il aime.

Puis, noblement, il part. Mais elle ne l'attend pas de cette oreille. Elle veut se donner la mort ; heureusement elle revient de cette dernière épreuve, car il est juste qu'elle guérisse pour pouvoir retrouver à Venise l'homme de sa vie.

La fantaisie de M. Sacha Guitry court au long de ce film comme une broderie. Mais on est au cinéma et non au théâtre, où déjà son absence dans ses propres œuvres est toujours regrettable. Par instants, on sent ses indications précises ; d'autres fois, le

Le tricentenaire de Louis XIV a été fêté à la Comédie-Française

A l'occasion du tricentenaire de la naissance de Louis XIV, le 5 septembre 1638, la Comédie-Française affichait lundi soir... du Marivaux. Mais qu'on se rassure : le xvii^e n'était pas absent au programme ; on peut même dire que l'œuvre choisie pour accompagner la nouvelle et ravissante présentation des Faussettes confidentes qui faisait affiche avec elle, est l'une des plus divertissantes qu'ait composées Molière. George Dandin n'est pas seulement une charge qui arrache le rire, c'est une sorte de satire sociale et aussi un document de plus sur la ruse de la femme, à laquelle est élevé tout le monument moliériste. Ici apparaît toutefois un aspect nouveau de la comédie féminine : elle se complique et s'aggrave d'une situation due à une différence de classe, qui rend plus cuisantes encore les découvertes subies par Dandin, du fait d'une épouse non seulement indifférente, mais encore « aigrieuse et goguenarde ».

Volla ce qu'on gagne lorsqu'on n'est pas « né », à épouser une fille noble, même sans le sou. Dandin de la Dandinère a beau avertir son beau-père et sa belle-mère, chaque fois qu'il veut confondre sa femme, ces deux fantômes solennels arrivent toujours trop tard pour prendre leur fille sur le fait, et ils gorgnent de ce que George dont le bon sens éclate en boutades auxquelles aucune salle ne résiste.

Mes enfants seront gentilshommes mais je serai cocu !

Le galant Clitandre, accusé par lui, s'en tire avec quelques révérences, en niant, naturellement ; et Dandin, qu'on force aux excuses, exprime encore sa bonne logique en ces termes lapidaires :

« Si bien que si je le trouvais couché avec ma femme, il en serait quitte pour se dédire ! »

Dandin n'y comprend rien. Il est ébahi. Et ce n'est pas le moindre mérite de Molière que d'avoir couronné

sement évité de « bien finir » la pièce. Elle finit mal, c'est-à-dire, vrai. Elle ne finit pas, cela continue et le rideau tombe, quand Dandin, une fois de plus cocu, mais, cette fois, battu par surcroît... et pas content abandonne la scène, jette l'éponge — plutôt que de la passer, et lance sa dernière et triste réflexion :

« Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau, la tête la première. »

Certes on sourit encore : on a tant ri, qu'il reste encore un peu de gaieté aux lèvres. Mais on sent qu'il y a là toute l'invincible tristesse de l'homme, quand est un homme à pour fêter cet autre homme qui voit clair et s'appelle Molière.

Il suffirait, à ce moment, d'un de ces monologues de cinquante lignes où tient tout le tableau d'une âme, pour renverser les facteurs et empoigner une salle en lui faisant avaler son rire.

Le jour rend en grand acteur, cette amertume qui dans les moments les plus risibles, double le comique des mots et des situations. A certains passages il a semblé qu'une pointe d'accent belge, perçant sous une diction pourtant fort disciplinée, ajoutait un encore plus sympathique aux détails du brave Dandin. Quel bel artiste !

Madeleine Renaud, comme toujours, est exquise, dans le rôle d'Angélique qui permet peu d'exprimer une personnalité. M. Martinielli, en Clitandre, est d'un excellent classicisme. Chambreuil a campé un père bien amusant de la direction du maître Furtwängler. Il a montré qu'il est la fantaisie même, cette chose rare. Notons encore la plaisante candeur de Bonifas (Lubin) et le jeu, souple, vif, malicieux, impertinent, menteur, à fesser, de Denise Clair, Claudine qui n'a plus besoin d'aller à l'école.

P. A.

Maquillages et démaquillages

Dans les studios

Il y a quelques mois, Alexandre Korda, passant par Paris, nous laissait entendre qu'il ferait appel à un metteur en scène français pour tourner *Le Voleur de Bagdad*, avec Salen pour vedette, aux studios anglais de Denham. La décision est maintenant certaine. C'est Marc Allegret qui tournera prochainement ce film technique, dont la distribution comprendra encore John Hall, qui fut le partenaire de Dorothy Lamour dans *Hurricane*.

C'est René Le Hénaff qui est maintenant chargé de la mise en scène de *A l'ombre d'une femme* à la place de Roger Goupillères qui a résilié son contrat.

La distribution de l'adaptation cinématographique de Serge Panine s'est enrichie du nom de Pierre Renoir.

Musique

Après ses concerts d'été, M. Alfred Cortot s'apprête à reprendre ses tournées. Dès le début d'octobre, il jouera à Stockholm, Oslo, Göteborg et Copenhague, puis à Bruxelles, Amsterdam et

La Haye. Une grande tournée le retiendra ensuite en Allemagne jusqu'à mi-décembre (il jouera notamment à Berlin sous la direction du maître Furtwängler). Il achèvera son premier trimestre de la saison par des concerts à Marseille, Toulouse, Nice et Cannes.

Gabarets

Les Deux... du Stade, de M. Henri Albert a présentés hier soir mardi pour la première fois les deux ans eux-mêmes. Mais ils pourraient être aussi les deux jeunes acteurs qui ont écrit cette revue dont chaque tableau est un round et dont chaque round nous offre un nouvel aspect de l'actualité parisienne assainie à la mode montmartroise. MM. Jean Granier et Jean Granier. Par ailleurs la première partie était réservée au tour de chant et nous offrait la rentrée de Ydyl, Paule Launay, Ded Rysel, Laurence, Seylis, Richard Harbold, avec Maurice Poggi et Jean Granier. Par ailleurs la première partie était réservée au tour de chant et nous offrait la rentrée de Ydyl, Paule Launay, Ded Rysel, Laurence, Seylis, Richard Harbold, avec Maurice Poggi et Jean Granier.

Pour interpréter leur revue, mise en scène par Maurice Poggi et décorée par Landrin, M. Henri Albert a formé une troupe qui réunit Jeanne Fuster-Gir, Renée d'Ydyl, Paule Launay, Ded Rysel, Laurence, Seylis, Richard Harbold, avec Maurice Poggi et Jean Granier. Par ailleurs la première partie était réservée au tour de chant et nous offrait la rentrée de Ydyl, Paule Launay, Ded Rysel, Laurence, Seylis, Richard Harbold, avec Maurice Poggi et Jean Granier.

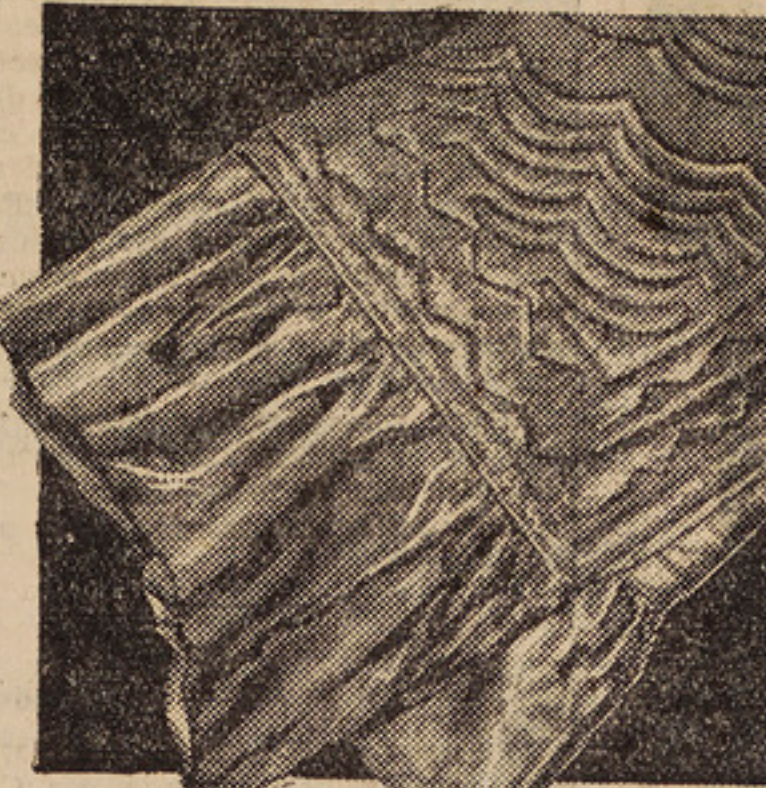
Le compositeur Marcel Cambier.

GALERIES LAFAYETTE

JEUDI 8 SEPTEMBRE

et jours suivants

TAPIS AMEUBLEMENTS



COUVRE-LIT velours rayonné, haute nouveauté, intérieur laine beige, voit en forme 2 côtés, rose, or, bleu, gris ou beige. 2m20x1m50. Exceptionnel. 185.



CARPETTE velours laine tissage, souple fond beige, motifs noirs et havane. 1m60x0m90 2m20x1m30. 83. 150. 236. 346.



COSY-CORNER palissandre ou noyer verni, composé d'une botte et d'un coussin de côté et retour. 2 patins pour recevoir une literie élastique et maitres laitière et bourrelets. Le tout couvert tissu fantaisie. ou 12 versements mensuels de 137 frs. 1.600

AVANT LA GÉNÉRALE

Faire jouer les jeunes !

Viviane Greymour dans « L'Age dangereux »
par Yvan NOE

L'Age dangereux, la pièce que je présente, ce soir, au Théâtre Daunou, en collaboration avec Stella van Roolle, est une pièce sur les jeunes jouée par les jeunes. Encore, dira-t-on ? C'est qu'on a joué, déjà, pas mal de pièces de jeunes qui ont, d'ailleurs, toutes eu du succès, car le public va aux jeunes, il leur est sympathique, il aime la joie de la découverte.

J'éprouve moi-même un plaisir immense à découvrir, à guider, à aider les jeunes talents. Ce qui fait que L'Age dangereux est une de mes pièces que je préfère.

J'ai eu l'occasion, au cinéma, de faire quelques découvertes dont une fut, je peux le dire, sensationnelle : celle de Michèle Morgan qui, d'un seul coup, est passée au firmament des stars.

Cela me donne, je le pense, quelque autorité pour traiter en toute objectivité du problème des jeunes au théâtre et au cinéma.

Les jeunes sont sympathiques. Ils sont ambitieux. Ce qu'ils doivent éviter, c'est que leur ambition diminue la sympathie innée que l'on éprouve pour eux.

La réussite et le travail sont choses différentes. Réussir sans travailler est un hasard, un hasard pas très solide. Réussir dans le travail et par le travail est un aboutissement logique et prometteur de belles carrières.

Trop souvent les jeunes qui viennent trouver ceux qui ne demandent pas mieux que de les aider, se cabrent quand on leur dit : « Out, pas avec 18 ans. Je ne puis bien essayer de vous donner votre chance, mais qu'avez-vous fait et que savez-vous faire ? »

Rien, répondent-ils, mais je me sens l'âme d'un Garbo et je suis folle et photogénique. Tout le monde me dit que...

Je me moque de ce que « tout le monde » vous dit... Montrez-moi quelque chose que je puisse utiliser en vous, que je puisse « vendre » puisque en fin de compte et toute question mise à part, le public vous demande en échange du prix de la place qu'il paie pour vous voir, de savoir lui faire ressentir une sensation joyeuse ou triste, mais une sensation réelle.

Si vous ne savez pas comment il faut faire pour lui procurer cette sensation — et c'est cela l'Art — vous ne valez ni le prix que vous cherchez à obtenir, ni la gloire qui s'attache au standing d'une vedette.

Et l'on voit, à ces mots, bien des folles minois se renfroger.

Combien de temps faut-il travailler ?

Cela dépend de vous... Trois mois, six mois, deux ans... je n'en sais rien.

On verra cela « à l'usage ».

Je ne voudrais pas être méchant et rappeler des départs foudroyants de « jeunes » qui ont eu la chance de tomber d'emblée sur une silhouette facile et tout à fait dans leurs moyens et qui n'ont jamais pu renouveler leur exploit. Il y en a des quantités.

Ils ont échoué — par leur faute. Ils ont voulu « toucher » sans payer de leur personne. C'est un mauvais calcul. Seul un génie s'en tirerait à son avantage. Et encore ! Et les génies ne courent pas les rues.

Mes jeunes amis, ne croyez pas qu'on vous attend pour vous porter au pinacle. On attend les preuves de votre talent et d'un talent utilisable.

On ne demande pas mieux que de vous donner une chance, mais personne ne cherche à vous faire un « cadeau ».

Et toutes les sympathies que vous rencontrez au départ parce qu'on vous « fait crédit » se mueront en indifférence dès qu'on se rendra compte que vous ne valez rien. Et c'est justice.

Pour ma part, je refuse de m'intéresser à ceux et à celles qui, brûlant de débiter, n'acceptent pas une tutelle sévère et un travail brutal, rebutant souvent, intensif toujours, qui, seul, développera les qualités qu'ils peuvent avoir.

Dans L'Age dangereux, à côté de comédiens entraînés et sûrs, j'ai essayé de constituer une troupe jeune dans laquelle la plupart de mes interprètes ont déjà donné, ailleurs, les preuves d'un tempérament de comédien. J'y ai amené une jeune fille qui débute réellement : Viviane Greymour. Elle n'a jamais joué au théâtre un rôle important. Elle est venue me trouver il y a six mois bouillante et maladroite. Elle a accepté un dur effort. Elle tient un des premiers rôles de L'Age dangereux. Elle n'y est pas parfaite, mais elle y est excellente. Elle a un physique, des moyens, de l'autorité, de la force. Elle a aussi, elle a encore quelques défauts, mais elle trouve quelque chose et elle le prouve avec une sincérité qui emporte tout. Je lui demande de travailler encore pour devenir une grande comédienne.

Que les jeunes aillent la voir, qu'ils imaginent qu'elle ne savait, il y a six mois, strictement rien faire et qu'ils comprennent ce qu'on « peut » — avec des qualités innées naturellement — en travaillant avec discipline et volonté, qu'ils prennent modèle sur elle et comme elle, ils réussiront.

Les Courses

Hier à COMPIEGNE

RESULTATS
STEEPLE-CHASE-CROSS-COUNTRY
DE LA SOCIÉTÉ DE DEMI-SANG

1. Horus II (R. Galaruch) G 37 »
2. Latone (M. Sallet) P 20 »

PREMIER DE LA FORTE HAIE
1. Calabraise (P. Hieronimus) G 18 »
2. Cake (P. Sentier) P 9 »

3. Kinto (A.-F. Robin) P 14 »
PREMIER DE VINCENNES

1. Nivillers D. (O. Vromman) G 41 »
2. Nogent T. (Ad. Tambéri) P 6 »

PREMIER DU SYNDICAT DES ELEVEURS
DE CHEVAUX DE DEMI-SANG

1. Magistat G (Petra) G 7 »
2. L'Abellie (Chrétien) P 5 »

3. Légende II (M. Buisson) P 6 »
PREMIER LEON AUBINEAU

1. Garouge (Ph. Koch) G 20 »
2. Junot (A. Fereinal) P 62 »

3. Kaiseberg (P. Vied) P 15 »
PREMIER DU CARREFOUR
DE L'ARMISTICE

1. Lucidus-ordo II (O. Vromman) G 54 »
2. Le Guide (R. Gayer) P 18 »

3. Mèche au Vent (G. Vitoz) P 13 »

L'ORDRE est en vente dans tous les kiosques.